

Un redoublement d'éclat, en hommage à Claude Zilberberg

Luisa Ruiz Moreno,
SeS/BUAP

Cela fait déjà quelques années que Claude Zilberberg a cessé d'assister aux réunions de la communauté des sémioticiens, mais il l'a fait fidèlement tant que sa santé le lui a permis. Maintenant que son absence est définitive, c'est son œuvre qui continue d'attirer les regards avec encore plus d'emphase. Et cette œuvre englobe toute la personne de Zilberberg, son empreinte et son héritage. S'agissant d'un chercheur, l'ensemble de sa production est composé bien évidemment de textes mais aussi de l'accompagnement qu'il prodiguait aux autres chercheurs qui conformaient le Groupe de Recherches Sémiolinguistiques, fondé par Greimas. Son soutien sans faille au Séminaire de Paris, sa participation aux diverses manifestations académiques, les ateliers de sémiotique poétique, les cours et séminaires qu'il dictait – nombre d'entre eux hors de France – font également partie intégrante de sa tâche intellectuelle. L'écoute attentive qu'il portait à toutes ces activités était également un gage de sa présence. Je me souviens d'ailleurs qu'une fois Claude m'a dit : « Tout ce que j'ai fait, j'ai pu le faire parce que j'étais entouré de personnes très intelligentes ».

La sémiotique tensive que l'on doit à Zilberberg, a-t-on dit, a signifié toute une création au sein de la sémiotique classique où elle a d'ailleurs produit une certaine révolution. Mais nous pourrions tout aussi bien penser qu'elle n'a fait que la confirmer en y ayant introduit une contrariété et non pas une contradiction. En d'autres termes, elle l'a complétée tout en suscitant une complexité théorique.

Quelle serait la clé de cet apport fondamental ? Concevoir la signification à partir des catégories du plan de l'expression (verbal, poétique) et, de là, construire le plan du contenu. Autrement dit, aller du sensible vers l'intelligible dans le contexte d'une sémiotique qui a commencé par être une sémantique, mais dont le projet était de compléter la problématique du signe dans son ensemble.

Ces catégories (terme particulièrement embarrassant pour lui) sont le rythme, le *tempo*, la phorie, la tonalisation, la tonicité, l'accentuation, l'intervalle, etc., toutes recueillies par les deux dimensions du langage : l'intensité et l'extensité, qui sont expliquées dans la théorie de la valeur sémiotique pour devenir des valences et construire une grammaire dont la syntaxe est faite de corrélations tensives et distensives. C'est ici et à partir de là que se déploie tout un univers conceptuel d'inter-définitions cohérentes ayant la linguistique de Saussure et de Hjelmslev – toujours présente – pour axe épistémologique ; univers qui discute, dialogue, postule, dans la sémiotique de Greimas. J'ai entendu Claude dire que : « Pour Greimas, tout tournait autour de la narrativisation du monde », avec un sourire désenchanté, ironique mais qui finalement finissait par mettre en pratique sa logique de la concession, tandis qu'il travaillait avec ardeur à la poétisation du monde. Aussi bien Greimas que Zilberberg conservaient précieusement et avaient toujours sur eux un exemplaire de poche, vieux et usé, des « Fleurs du mal ». Et quand bien même – outre ceux que nous avons déjà mentionnés – les grands auteurs de Claude aient été Valéry, Cassirer et Bachelard, selon ses propres mots, une œuvre qu'il considérait « inépuisable » était *Différence et répétition* de Gilles Deleuze. Il m'avait surtout signalé, pour lire, à partir de là, la sémiotique, le chapitre 5.

Pour Zilberberg, poétiser le monde n'était pas une simple idéalisation sentimentale, ni le changement d'un *corpus* narratif pour un autre d'ordre poétique, même s'il est vrai que ses puissantes analyses et ses exemples de référence provenaient de la grande poésie française du 19^{ème} siècle. Le souffle théorique devait faire ses preuves sur les différents objets signifiants de la culture.

Poétiser le monde, certes, implique l'élaboration, avec une rigueur toute formelle, d'une prosodie sémiotique. Pour cette difficile tâche, il faudrait étudier, dans les anciens manuels de prosodie, les lois de la sonorité verbale, non pas pour assumer leurs enseignements prescriptifs, mais pour comprendre que l'affectivité qui règne dans le monde de la communication humaine, sociale et politique est une trame d'accentuations, toniques et atones, de vitesses, rapides et lentes, régulées par le rythme et que les mesures de la spatialité et de la temporalité permettent d'ancrer sur la signification.

La théorie sémiotique de Zilberberg a pris forme à travers un processus d'acquisitions partielles ayant commencé par des réflexions sur les modalités tensives pour en arriver à l'élaboration d'un graphique fondamental à partir duquel il a affiné l'ensemble de sa théorie grâce à un métalangage propre : le schéma tensif, inséré dans le diagramme tensif, pour finalement se convertir en structure tensive. Certes, le schéma tensif peut être considéré comme un modèle faisant pendant au carré sémiotique ; cependant ni l'un ni l'autre ne sont uniquement des représentations visuelles de la signification. En effet, ces deux figures figurales sont surtout des ressources permettant de construire le monde du sens.

Il est nécessaire de rappeler que le graphique n'a pas toujours été le même. En effet, les vecteurs au début étaient rectilignes pour ensuite devenir courbes. Pourquoi ? Je n'ai jamais pu obtenir de réponse claire de la part de son auteur. J'ai finalement trouvé une explication grâce aux exercices mêmes de sa pensée diagrammatique ; en effet, les montées et les descentes d'intensité prennent différents chemins et les vecteurs courbes permettent de mieux les représenter. Par ailleurs, il y a toujours un intervalle sur les lignes courbes, catastrophique dirait-on, qui décide du destin des directions allant du sens (l'affect) à la signification ou de la signification à une implication du sens. Ainsi, en suivant ses indications et en relisant plusieurs fois le chapitre 5 : « Synthèse asymétrique du sensible » de *Différence et répétition*, je crois avoir trouvé une autre explication, à savoir que la signification est toujours asymétrique et que la courbe du vecteur sur l'espace tensif l'exprime mieux.

Comment faire pour mettre en œuvre (faire travailler) la sémiotique tensive avec d'autres sémiotiques ? Est-ce seulement possible ? *Tension et signification* a justement été une entreprise de généralisation et d'intégration à laquelle s'est livré Claude Zilberberg lui-même, en collaboration avec Jacques Fontanille. Ce projet le remplissait d'enthousiasme et c'est ce qu'il avait exprimé lors de sa première visite à Puebla, dans le cadre d'un séminaire, alors que ce travail était en cours. Dans les publications postérieures à cette œuvre, Zilberberg a toujours réaffirmé et s'est attaché à affiner tout ce qu'il avait écrit dans cet ouvrage.

Que l'éclat de cet enthousiasme continue de briller et de nous illuminer.